

2<sup>e</sup> Année N°61

Le Numéro: 25 centimes

Dimanche 20 Mars 1900

# Paris qui Chante

REVUE HEBDOMADAIRE



POLIN  
REDACTEUR EN CHEF.

LA  
REVUE DES FOLIES  
BERGÈRE

ADMINISTRATION: 106, BOUL. S. GERMAIN,

# La Revue des Folies Bergère

2 Actes  
et 15 Tableaux

de M. VICTOR DE COTTENS

SSSET



VICTOR DE COTTENS

## FLEUR DE LOTUS

M<sup>me</sup> DANCREY.

Air : *Le Jour et la Nuit.*

Viens sur ma peau toute chaude  
De baisers

Comme un collier d'émeraude  
Te poser !  
Ta morsure que redoute  
Le D'jaour  
Me fera frissonner toute...  
C'est l'Amour !  
Oui, c'est elle qu'en mon rêve  
Je voulais.  
C'est toi qu'en songes sans trêve  
J'appelais !  
Maïa Maïa !



GALIPAUX EN HENRI IV



JANE DERVAL



JANE YVON



FRAGON

## L'OPÉRETTE

M<sup>me</sup> MEALY.

Air : *Rip.*

C'est à peine si j'ose,  
Mes chers petits enfants,  
Vous confier la chose.  
Mais en les jours présents  
Les affair's ne vont guère,  
Je vais donc, il le faut,  
Faire aux Folies-Bergère  
Mon petit numéro !

## RONDEAU

Air : *Miss Helyett.*

Ah ! je suis l'Opérette  
Cela se voit  
A ma riche toilette,  
Regardez-moi.  
A moi les chansonnettes,  
L'air à flaffa  
Que chantaient les divettes  
De ce temps-là.

Air : *Petit Faust.*

Fleur  
De candeur,  
Je suis la petite  
Marguerite,  
Trottin  
Parisien  
Qui n'eut rien,  
Jamais rien,  
De cell' qu'les All'mands appel-  
[lent Gretchein.



BOISSY



MAUREL



DANCREY (*Le Ruban*)



HERVÉ



MARFA DHERILLY



LES BLOCH



DANCREY.

Mesdemoisell's, écoutez-moi;  
 Vous aussi, messieurs de l'orchestre,  
 Vous m'direz s'il n'y a pas là d'quoi  
 Renverser une statue équestre ?  
 Je prenais l'frais sur le Pont Neuf,  
 Le Pont Neuf... près d' la plac' Dau-  
 phine;  
 Dam' ça n'est pas l' quartier Marbeuf,  
 Mais c'est celui d' monsieur Lépine!  
 Or, je m' disais en prenant l' frais :  
 Voici l' Printemps! l'heure est pro-  
 pice;  
 Si j' descendais ? Qu'est c' que j' ris-  
 qu'rais  
 A deux pas du Préfet d' police?  
 Et puis vous comprendrez, je crois,  
 Que la statu' d'un roi de France  
 Etant de bronze n' soit pas d' bois,  
 Après trois siècles d'abstinence!

## L'ENTOLAGE

M. GALIPAUX. — Air : *Le Petit Duc*.

J'songeais à tout ça, sur mon ch'val,  
 Quand tout à coup, au clair de lune,  
 Un' petite femm' vraiment pas mal  
 Vint à passer... Elle était brune,  
 Brune, oh ! combien!... En la voyant  
 Je m' dis : Y a pas, faut que j' l'em-  
 brasse.  
 Je descends d' mon ch'val, et fei-  
 gnant  
 Un b'soin urgent, je suis sa trace :  
 « Où d'meurez-vous, joli' p'tit' grue ?  
 — Psst! par ici, qu'ell' m' fait, suis-  
 moi! »  
 Et sans remarquer le nom d' sa rue  
 Je mont' chez ell', tout en émoi!  
 C'était dang'reux, car à Paris  
 Le nom d' la rue a d' l'importance;  
 Mais hélas! quand je le compris  
 J'avais perdu mon innocence!...

Encor si j' n'avais perdu qu'ça,  
 Le mal serait peu d' chose en somme  
 Mais quand j' m'éveillai, nom  
 [d]  
 Après avoir fait un p'tit somme,  
 J'étais seul!... Elle m'avait tout p  
 Tout, jusqu'à mon gilet d'flanelle  
 Et j'me r'trouvais sans un radis  
 Sur l'trottoir, en sortant de chez e  
 Furieux, je m'dis : Sachons du mo  
 Le nom de sa rue, nom d'une ba  
 [q]  
 J'bondis. — On bondirait à moins  
 En lisant le nom sur un' plaque;  
 Pour la s'cond' fois d'puis Rav  
 [la]  
 Mais aussi quelle étourderie!  
 On v'nait d' m'y passer à tabac;  
 Ell' d'meurait rue d'la Ferronn'rie



LES PICCANINIES



PENDANT UNE RÉPÉTITION : MM. GALIPAUX et CURTI



LES POMMES

## DISCOURS

M. FRAGON. — Air : Pot pourri.

Qu'ce soit à Limoge, à Clermont ou Marseille,  
On murmure chez mes électeurs...  
Dans un banquet je glisse à leur oreille  
Ces mots consolateurs :

... Les bouilleurs de cru...  
L'impôt sur l'revenu...  
Et de ce programme,  
Sur mon âme  
Ils se montrent ra...  
...dieux!  
Je leur parle encore  
Du drapeau tricolore...  
Du projet  
De budget  
Ah ! le bon p'tit budget, vraiment

... Que l'on prépare en ce moment  
Sur le bi, sur le bout, sur l'banc du gouver-  
nement

Puis, je m'écri' solennell'ment  
Sur le bi, sur le bout, sur le bi du bout du  
[banc...]

... Poire immortelle,  
Brave électeur,  
Sois-moi fidèle;  
T'auras sur l'heur'...

Des bureaux de tabac,  
Des bons de Panama,  
Mais qu'est-c' qui m'arrive?...

... J'ai mal au cœur!  
Tout tourne à la dérive!

Est-c' la chaleur  
Communi...  
cative

Des banquets du bloch  
Qui me rend loufoc  
Et fait que j'évoqu'  
Certain discours baroque  
Qu'on fit à notre époque ?  
Aussi, chers messieurs du bloch,  
Sans nulle équivoqu'  
Terminons c' colloque;  
Unis et fermes comme un roc,  
Allons prendre un bock !  
Bock



UN OISEAU



UN FIFRE



VIOLETTE



UNE POMME

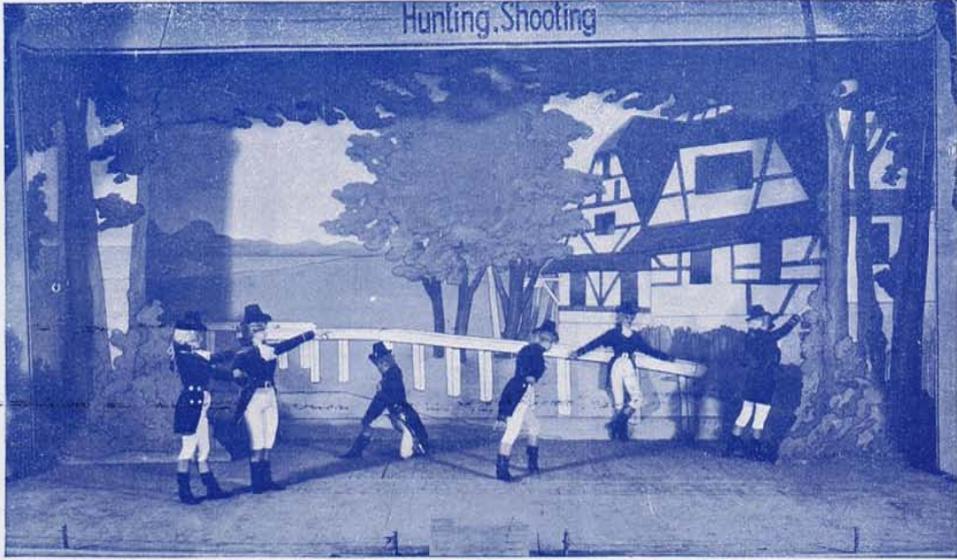


UN OISEAU



BALLET DES AGENTS

Hunting, Shooting



LA CHASSE



MADAME MABEL (La Fourrure)

Mlle DE CREAUD (A)



GALIPAUX

dans ses  
Principaux Rôles



M. MAUREL ET LE LION



GRUPE D'ANGLAISES



Mlle VÉLYA (Epaule)



# Paris qui Chante



I  
Bonjour, bonjour, Jacques Bonhomme  
Qui va tremblant comme un fêtu.  
Toi que par chez nous on renomme,  
Dans le bruit du vent qu'entends-tu ?  
J'entends au loin des chansons folles,  
J'entends claironner des baisers,  
J'entends le bruit des farandoles  
Où d'amour les cœurs sont grisés,  
J'entends la cloche libertaire  
Lancer ses appels éclatants  
A la justice humanitaire ;  
Voilà, mon gars, ce que j'entends ! (bis)



II  
Quand sur la route toute blanche  
Tu t'en vas pauvrement vêtu ;  
Que dans ta main ton front se penche,  
Jacques Bonhomme, que vois-tu ?  
Je vois les affreuses batailles  
Qu'on fait aux peuples laboureurs,  
Je vois sur les fronts des entailles,  
Je vois la guerre et ses horreurs,  
Je vois des soldats mercenaires  
Essouffant des pauvres la voix  
Pour enrichir des millionnaires ;  
Voilà, mon gars, ce que je vois ! (bis)

III  
Lorsque devant la mer immense,  
Au sommet du rocher pointu  
Tu lèves tes bras en démente,  
Jacques Bonhomme, que veux-tu ?  
Je veux des puissances altières,  
Pour le bonheur du genre humain,  
Voir anéantir les frontières  
Pour marcher la main dans la main.  
Je veux que la joie étincelle  
Et vienne combler tous nos vœux,  
Je veux la paix universelle ;  
Voilà, mon gars, ce que je veux ! (bis)

# AU CLAIR DE L'URNE

Revue en 1 Acte  
PAR NUMA BIÈS & LUCIEN BOYER

Représentée aux CABARET DES QUAT'Z'ARTS

(Suite. — Voir le N° 60.)

MUSIQUE D'ÉMILE DOLOIRE

*Couplets du Baiser.*

(AIR : Polka des Ombrelles.)

On a raison, j'vous l'assure,  
D'interdire le baiser,  
Ce baiser que la nature  
Inventa pour nous griser,  
Car un savant d'Amérique  
Vient de prouver récemment  
Que c'est lui la cause unique  
D'un tas de désagréments,  
On entend

Partout, à tous les instants,  
(Bruit de baisers.)  
De près, de loin,  
Dans tous les coins,  
(Bruit de baisers.)

Car toujours,  
Les gens atteints par l'amour  
(Bruit de baisers.)  
Dans un baiser,  
Essayent de sympathiser.

TOUS.

Alors, dans notre intérêt,  
Supprimons-le d'un trait.

LUCIEN.

Le supprimer, c'est terrible,  
Mais que ferions-nous sans lui,  
Le jour, c'est encor possible,  
Le jour passe, mais la nuit ?  
La vie serait monotone  
Si l'on condamnait le baiser.  
Je connais mêm' un' personne  
Qui en aurait bien vite assez !

C'est si doux,  
Un p'tit baiser dans l'cou.  
(Bruit de baisers.)  
Dans tous les coins  
Et les recoins,  
(Bruit de baisers.)

C'est exquis.  
Et tous les savants Yankees  
(Bruits de baisers.)  
Feront un four,  
Car ils sont moins forts que l'amour !

TOUS.

Alors, laissons-nous griser,  
Et vive le baiser !

\*\*\*

*Scène Quatrième.*

LES MÊMES, AUGUSTE.

LUCIEN.

Je vote tout simplement pour le maintien  
du baiser... je suis baisophile !

AUGUSTE.

Vous avez rudement tort, là, le gros barbu !

YON-LUG.  
Ça te regarde, toi ?...

AUGUSTE.  
Parfaitement !

NUMA.  
Laisse-le donner son avis, la vérité sort de  
la bouche des enfants !

AUGUSTE.  
Des enfants... vous ne m'avez pas regardé...

NUMA.  
Mais si, mon cher décimètre.

AUGUSTE.  
Eh bien, maintenant, écoutez-moi. Je dis et  
je vais vous prouver que le baiser est la cause  
unique de tous nos maux... C'est grâce au  
baiser que Paris est contaminé par ce fléau  
moderne : l'entôlage.



YON-LUG

NUMA.  
Fléau... tu exagères.

AUGUSTE.  
Non pas... l'entôlage fait des progrès constants... On entôle sans cesse, on entôle tous  
jours... Hier, je fus entôlé près du pont Cau-  
laincourt.

TOUS.

Auguste entôlé !

AUGUSTE.

Parfaitement !

(AIR : Ma Gigolette.)

I

Je m'balladais d'avant l'Hippodrome  
Dimanch' vers minuit.

TOUS.

C'est y permis.

AUGUSTE.

Quand une grande femme, presque un homme,  
Me dit sans façon !

TOUS.

P'tit polisson !

AUGUSTE.

Veux-tu monter dans ma chambrette,  
Y a du feu chez moi !

TOUS.

Mon cœur, tais-toi !

AUGUSTE.

Je ne te d'mande pas d'galette,  
J'ai l'béguin pour toi.  
Un' fois là-haut je quitt' ma veste ;  
Je m'mets au lit plein d'émotion.  
Mais, profitant d'ma distraction,  
Un complice entre et d'un' main leste  
Me prend ma bourse et mêm' le reste.

II

On m'a dit qu'c'était d'entôlage,  
Moi, j'n'y connais rien !

TOUS.

Pauv' chérubin !

AUGUSTE.

Mais voler un homm' de mon âge  
C'n'est vraiment pas bien.

TOUS.

C'est mêm' vilain !

AUGUSTE.  
Je ne suis pas un nain... bécile!  
On n'me la fait pas!

TOUS.  
Voyez-vous ça!

AUGUSTE.  
Je suis reparti bien tranquille  
Après ce coup-là!  
J'ai dans mon sac plus d'un' ressource  
Et suis assez intelligent  
Pour ne pas emporter d'argent.  
Amour, quand j'vais boire à ta source,  
Je n'ai jamais rien dans ma bourse!

(Parlé.)

Moi aussi, j'ai préparé une petite réclamation.  
Voilà mon projet de loi sur l'entôlage...  
Voulez-vous le glisser dans votre boîte...

NUMA.  
Pauvre Auguste... Qu'allais-tu faire ainsi  
devant l'Hippodrome?

AUGUSTE.  
Je sortais de chez Bostock...

LUCIE.  
En voilà un qui attire du monde.

NUMA.  
Les fauves doivent être abrutis de se voir  
l'objet de pareille curiosité...

LUCIEN.  
Bah! ça les change du désert...

NUMA.  
Le désert! ils ne l'ont jamais connu! Ces  
bêtes fauves sont des bêtes fausses... Elles  
sont nées en cage comme les canaris.

LUCIEN.  
Ne dis pas ça, mon vieux, ce sont des ani-  
maux terribles.

LUCIE.  
Pour sûr!...

LUCIEN.  
N'est-ce pas?..

## COUPLETS.

(Air : Si nous le fimes.)

LUCIEN.  
Te rappelles-tu comm' ton cœur fit toc toc  
Le jour où nous nous décidâmes...

LUCIE.  
A nous rendre enfin chez le dompteur Bos-  
Dans l'espoir d'y voir quelque drame! [tock,

LUCIEN.  
J'eus tant d'émoi  
Que, malgré moi,  
Je pâlis et je criai « bigre! »

LUCIE.  
Quand Bostock, blanc,  
Mit sa geul' dans  
La bouch' du tigre!

LUCIEN.  
Puis, un peu plus loin,  
Un' femm' dans un coin...

LUCIE.  
En deux coups de dents  
Mangeait des serpents :  
C'était dégoûtant!

ENSEMBLE.  
Nous nous regardâmes,  
Et nous frémisâmes,  
Et, sur notre banc,  
Glacés, palpitants,  
Nous grincions des dents!  
Mais nous nous calmâmes,  
Nous applaudisâmes  
Et, contents comm' tout,  
Comm' de bons époux,  
Nous rentrim's chez nous;  
Et si nous rentrim's,  
C'est que nous le pûmes!



F. CHEZELL

LUCIE.  
Une fois au lit, mon cœur faisait toc toc.  
Presque aussi fort qu'à l'Hippodrome!

LUCIEN.  
Mais qui te troublait, ce n'était pas Bostock :  
C'était moi, c'était ton p'tit homme!

LUCIE.  
Comm' le dompteur,  
Calme, sans peur,  
Tu domptais ta petite femme!

LUCIEN  
Avec succès  
Je remplissais  
Le mêm' programme!

LUCIE.  
Ah! les doux moments.  
Nous étions contents!

LUCIEN.  
Et toi tout le temps  
Tu parlais d'serpents,  
C'était épatant!  
Ah! quelle émotion.

LUCIE.  
Pas d'indiscrétion!

ENSEMBLE.  
Nous nous embrassâmes  
Et nous frémisâmes,  
Les yeux dans les yeux,  
Grisés tous les deux  
D'un rêve amoureux!  
Nous nous enlaçâmes,  
Nous recommençâmes,  
Rechantant toujours  
Le duo d'amour  
Jusqu'au point du jour...  
Et si nous le fimes  
C'est que nous le pûmes!

NUMA.  
Tout de même, Bostock a été bien embêté  
dernièrement.

LUCIE.  
Pourquoi?...

NUMA.  
Jacques Dhur a fait une campagne dans le  
journal pour le forcer à mettre ses fauves en  
liberté.

TOUS.  
Pas possible...

\*\*\*

## Scène Cinquième.

LES MÊMES, CHEZELL.

CHEZELL, entrant.

Parfaitement... et puis qu'avez-vous à récla-  
mer? Je suis Jacques Dhur, et je viens vous  
porter mes revendications :

Paraît qu'dans des cag's à roulettes  
Bostock tient des tigres captifs,  
Sous prétexte que ces pauv's bêtes  
Vous mangent un homme tout vif!  
S'ils sont carnassiers, je l'présûme.  
C'est pas d'leur faut', c'est bien connu,  
Puisqu'y n'djèg'nt pas les légumes!  
Et puis des dompteurs, n'en faut plus.

Il paraîtrait qu'à la Nouvelle  
Il reste encor quelques forçats,  
Et qu'malgré l'ardeur de mon zèle  
Le bagne ne se désemplit pas!  
Quoi! les forçats s'y sont au bagne,  
Est-c' que c'est eux qui l'a voulu!...  
Ils aim'raient bien mieux la campagne...  
Et puis des forçats n'en faut plus!  
C'est comm' les fous, les alcooliques,  
Les mabouls, les grands agités,  
On les enferme dans les cliniques;  
Eh! ben quoi, et la liberté!  
Je n'peux pas sortir sans liquette,  
Je n'peux plus arborer mon nu  
Sans qu'on m'engueule et qu'on m'arrête!  
Puis des aliénés n'en faut plus!

(La suite au prochain numéro.)

# Étude inédite pour Piano

Par Giacomo MEYERBEER (1822)

Reconstituée d'après une esquisse de la Bibliothèque de l'Opéra

Par Paul VIDAL

La Bibliothèque de l'Opéra possède, entre autres précieux manuscrits, un cahier d'esquisses de Meyerbeer, commencé en 1822, à Florence, sur lequel le maître a noté pendant plusieurs années une partie importante de ses inspirations, au jour le jour. La lecture en est fort intéressante. A travers bien des formules rossiniennes, destinées aux opéras italiens qu'il écrivait à cette époque, on voit naître Robert le Diable, principalement le ballet et les parties orchestrales de cet opéra, qui fut d'abord un opéra-comique.

Comme pour préluder à la scène de la Séduction par le jeu, Meyerbeer a écrit le morceau de piano que nous publions aujourd'hui. Il y a dans le manuscrit des lacunes, des abréviations, mais on peut le reconstituer sans trop de difficultés. C'est, en somme, une étude pour le poignet. Meyerbeer était excellent pianiste. Le jeu du poignet devait être, en 1822, une nouveauté, car les pianos n'étaient pas encore enrichis de leur mécanisme actuel. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait écrit soit à son usage, soit à l'usage d'un ami, soit enfin pour l'album de quelque noble dame florentine, cette charmante étude.

Le premier motif doit en être joué en détaché, très délicatement; néanmoins la mélodie qui passe de la troisième voix à la première doit toujours ressortir, et, pour cela, il faut prolonger légèrement les sons du pouce et du cinquième doigt lorsqu'ils ont le chant. Le thème du milieu sera joué avec la plus grande énergie en levant très haut les mains, comme pour les recherches auxquelles elles ont dû se livrer pour faire valoir les délicatesses de la première partie; après cela, on jouera la troisième partie (Da Capo) en exagérant, s'il est possible, les finesses apportées à l'exécution du premier thème.

PAUL VIDAL.

Allegro moderato.  
Staccatissimo.

PIANO. *p* *Leggiero e staccato sempre.*

*Cresc.*

*mf* *Cresc.* *f*

*p* *mf* *Cresc.*

*p*

# Paris qui Chante

*ff pesante.*

*ff*

*ff*

*staccatissimo.*  
*P leggero e staccato sempre.*

*Cresc.* *mf*

*Cresc. >* *f* *p*

*mf* *Cresc....* *f*

*p*

*mf*

The musical score consists of ten systems of piano accompaniment. Each system is written for two staves (treble and bass clef). The music is characterized by dense, rhythmic textures, often featuring sixteenth-note patterns and chords. Dynamics range from fortissimo (ff) to piano (p), with various crescendos and accents. Articulations such as staccatissimo and staccato are used throughout. The score is framed by a decorative border with a repeating floral motif.

# BONNE FILLE

Simple histoire

chantée par PAULA BRÉBION

Paroles de ALEXANDRE GUYON FILS

Musique de FRANÇOIS PERPIGNAN

PIANO.



Musical notation for the piano introduction, consisting of two staves (treble and bass clef) in 6/8 time. The melody is in the treble clef, and the accompaniment is in the bass clef.

Allegro

Mar - got é - tait si gen - til - le. Que les jeunes gas - du ha - meau voisin A - do - raient la belle fil - le, Et tous soupiraient, mais en vain. Son hu -



Musical notation for the first line of the song, including a vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked 'Allegro'.

meur - si charman - te A toute heu - re plaisait. Séduisait. Sa hon - té si tou - chan - te. Sa - vait faire en tous lieux des heureux - Et sans

poco rit



Musical notation for the second line of the song, including a vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked 'poco rit'.

po - se, et sans ma - niè - res. Cè - tait, au di - re des gens, U - ne vier - ge pour les mè - res, Le bon Dieu pour les en - fants! Mar -

rall. pp



Musical notation for the third line of the song, including a vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked 'rall.' and the dynamics are 'pp'.

Plus lent.

got é - tait si gen - til - le. Si bonne fil - le! Mar - got é - tait si gen - til - le! Si bonne fil - le!

portez pp rall. Lent pp

pp suivoz. fpp



Musical notation for the fourth line of the song, including a vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked 'Plus lent.' and the dynamics are 'pp', 'ppp', and 'fpp'.

# Paris qui Chante

I

Margot était si gentille  
 Que les jeunes gars du hameau voisin  
 Adoraient la belle fille,  
 Et tous soupiraient... mais en vain.  
 Son humeur si charmante  
 A toute heure plaisait,  
 Séduisait;  
 Sa bonté si touchante  
 Savait faire en tous lieux des heureux.  
 Et sans pose, et sans manières,  
 C'était, au dire des gens,  
 Une vierge pour les mères,  
 Le bon Dieu pour les enfants!...  
 Margot était si gentille!  
 Si bonne fille!  
 Margot était si gentille!  
 Si bonne fille

II

Margot était si gentille  
 Qu'un beau jour, Lucas, un gaillard nerveux,  
 Aborda la jeune fille  
 Et lui dit : « Margot, je te veux ! »  
 J'ai le cœur qui palpite  
 Aussitôt que je vois  
 Ton minois ;  
 Et lorsque je te quitte,  
 Je vais, sans savoir où,  
 Comme un fou !  
 Le rossignol dans un arbre  
 Modulait un chant joyeux...  
 Margot n'était pas de marbre :  
 Elle ferma ses doux yeux...  
 Margot était si gentille !  
 Si bonne fille !



PAULA BREBION



III

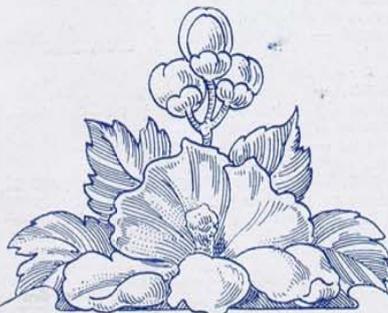
Margot était si gentille  
 Que leur liaison dura quatre mois.  
 Puis, soudain, la pauvre fille  
 Sentit son cœur tout en émoi.  
 Dans son sein un doux être  
 Maintenant s'agitait  
 Palpitait ;  
 Il allait bientôt naître...  
 Adieu joie et bonheur,  
 Plus d'honneur!  
 Il fait nuit. Dans la rivière  
 Margot vient de se jeter..  
 Une voix semble chanter :  
 Margot était trop gentille }  
 Trop bonne fille!.. } bis



Son humeur si charmante  
 A toute heure plaisait.



Margot était si gentille  
 Que leur liaison dura quatre mois.



# L'ENFANT DU MIRACLE

Comédie-Bouffe en 3 Actes

PAR MM. PAUL GAVAUULT & ROBERT CHARVAY

Représentée au Théâtre de l'ATHÉNÉE

(Suite. — Voir les N<sup>os</sup> 46, 48 à 60.)

CROCHE. — Je n'ai qu'un mot à vous dire, madame, vous êtes superbe dans la révolte. (Allant à la fenêtre et ouvrant.) Tout danger a disparu... entrez.

SCENE XIII

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, sautant en scène. — Merci, Croche, merci le plus ingénieux des amis.

ÉLISE. — Si vous saviez ce qu'il a imaginé pour nous débarrasser de Lescalopier !

GEORGES. — Que m'importe ? Je suis près de vous, c'est à lui que je dois ce bonheur et je lui rends grâce.

CROCHE, qui s'est placé derrière la table, appelant. — Durieux Georges !

GEORGES. — Voilà !

CROCHE. — Vous aimez madame d'un amour profond et sincère, n'est-ce pas ?

GEORGES. — Vous me le demandez !

CROCHE. — Vous aspirez au bonheur d'être son époux ?

GEORGES. — De toute mon âme.

CROCHE. — Bien. Madame Elise Moulurey !

ÉLISE. — Voilà !

CROCHE. — Vous éprouvez pour M. Durieux une tendresse...

ÉLISE. — Infinie !

CROCHE. — Pourquoi, dès lors me défendrais-je d'avoir favorisé votre réunion ? Au-dessus de mes actes plane évidemment une moralité supérieure.

GEORGES. — Dites donc... Alors, il ne va pas venir, le phénomène qui me déteste sans que je sache pourquoi ?

ÉLISE. — Pour l'instant, non.

GEORGES. — Bon. Du reste, ce n'est pas lui que je crains le plus.

CROCHE. — Que redoutez-vous donc ?

GEORGES. — Le retour du policier.

TOUTS. — Ah !

GEORGES. — S'il revient celui-là, nous sommes fichus, c'est réglé.

CROCHE. — Vous avez raison. Je vais donner les ordres les plus sévères pour que la porte lui soit désormais consignée. A tout à l'heure.

Il sort.

GEORGES. — Je serais curieux de savoir si on va enfin nous laisser à notre bonheur. J'ai fait une observation : c'est qu'il m'était bien plus facile de vous rejoindre quand vous étiez mariée que maintenant.

ÉLISE. — C'est un temps d'épreuve à supporter, mon ami.

GEORGES. — Je l'accepte avec joie. Et puis, est-ce que les instants que l'on passe ensemble ne sont pas d'autant plus précieux qu'ils sont plus chèrement disputés ?

ÉLISE. — C'est vrai.

GEORGES. — Ne sommes-nous pas très heureux en ce moment ?

Il lui prend la main.

ÉLISE, craintive. — Oui, très heureux...

GEORGES, avec passion. — Oh ! Elise !

ÉLISE. — Mon ami...

GEORGES. — Deux ans de passion ardente, mais contenue...

ÉLISE, défaillant. — Je vous en prie... non... non.

SCENE XIV

GEORGES, ELISE, BAPTISTE.

BAPTISTE, annonçant. — M. le professeur Paradeux.

GEORGES, dépité. — Bon !

ÉLISE, vivement. — Je vais le recevoir.

GEORGES. — Evidemment.

ÉLISE. — Faites-le entrer... et priez-le d'attendre un instant.

BAPTISTE. — Bien, madame.

Il sort.

ÉLISE, à part. — Ah ! quand on a des habitudes d'honnêteté, c'est terrible.

Elle se dirige vers la porte de sa chambre.

GEORGES. — Où allez-vous ?

ÉLISE. — Mais... me remettre un peu, vous m'avez toute chiffonnée.

GEORGES. — C'est ça, allons nous mettre de la poudre sur le bout du nez.

ÉLISE. — Non... vous, restez ici !

GEORGES. — Elise... par pitié !

ÉLISE. — Vous me promettez d'être sage ?

GEORGES. — Je m'y engage loyalement.

ÉLISE. — Allons, venez.

Elle sort.

GEORGES, la suivant résolument. — Cette fois...

Il sort.

SCENE XV

PARADEUX, CROCHE.

CROCHE, entrant de gauche et jetant un coup d'œil sur la porte par où ont disparu Elise et Georges. — Bien ! Au-dessus de mes actes plane, ne l'oublions pas, une moralité supérieure. Si les prévisions les plus formelles ne sont pas illusoire, si la certitude humaine n'est pas un vain mot, l'heure de la victoire sonne en ce moment.

PARADEUX, entrant de gauche. — Bonjour, monsieur Croche.

CROCHE. — Bonjour, illustre maître.

PARADEUX. — Ma femme n'est donc pas ici ?

CROCHE. — Pas pour l'instant. Elle est sortie, mais elle ne saurait tarder à revenir.

PARADEUX. — Je vais donc l'attendre.

CROCHE. — Belle journée, maître.

PARADEUX. — En effet.

CROCHE. — Soleil superbe ! Il semble qu'il vous entre au cœur un peu du printemps qui bourgeoine aux branches.

PARADEUX. — Vous êtes lyrique, monsieur Croche !

CROCHE. — A mes heures, maître, à mes heures.

PARADEUX. — Je suis enchanté de vous trouver seul, monsieur Croche, j'ai à vous parler.

CROCHE. — A propos ?

PARADEUX. — A propos de M. Georges Durieux.

CROCHE. — Ah bah !

PARADEUX. — Ma femme m'a dit que madame Moulurey avait l'intention de l'épouser. Est-ce exact ?

CROCHE. — Très exact.

PARADEUX. — Tant pis ! tant pis ! Vous exercez, je crois, une grande influence sur l'esprit de madame Moulurey ?

CROCHE. — Mon Dieu, elle veut bien, parfois, accepter mes conseils.

PARADEUX. — Eh bien, dissuadez-la de cette union.

CROCHE. — L'en dissuader. Pourquoi ?

PARADEUX. — Certes, M. Durieux est un fort galant homme, d'une éducation parfaite, mais...

CROCHE. — Il y a un mais...

PARADEUX. — Des plus graves !

CROCHE. — Je vous écoute.

PARADEUX. — J'ai beaucoup connu le père et la mère de ce jeune homme. Ils se sont mariés sous le prétexte qu'ils s'aimaient et malgré mes avis.

CROCHE. — Il y avait un obstacle ?

PARADEUX. — Oui, monsieur, un obstacle scientifique. (Confidentiel.) C'étaient deux cousins germains... Je n'insiste pas

CROCHE. — Mais je ne saisis pas du tout.

PARADEUX. — Comment, monsieur, vous ignorez la théorie que j'ai formellement établie dans mon mémoire sur les unions entre consanguins !

CROCHE. — Je l'avoue à ma honte.

PARADEUX. — Eh bien, monsieur, elle s'énonce d'un mot : les unions de cette nature peuvent être fécondes à la première génération — et la naissance de M. Durieux en est la preuve — mais l'enfant né dans ces conditions... ne peut, lui, faire souche.

CROCHE, changeant de figure. — Vous en êtes certain ?

PARADEUX. — Tout à fait. La loi scientifique est formelle.

CROCHE. — Alors M. Durieux...

Il lui parle à l'oreille.

PARADEUX. — Absolument incapable.

CROCHE, à part, consterné. — Bravo ! Bien travaillé, monsieur Croche.

PARADEUX. — Mon devoir de vieil ami était de parler... C'est fait.

CROCHE. — Merci, merci tout de même.

PARADEUX. — Madame Moulurey ne vient pas, ma femme s'attarde... je vais dans la bibliothèque, vous permettez ?

CROCHE. — Comment donc !

PARADEUX. — Les livres sont encore pour moi, les compagnons les plus agréables.

CROCHE. — Merci.

PARADEUX. — A tout à l'heure.

Il sort.

SCENE XVI

CROCHE, puis GEORGES.

CROCHE. — Cela, c'est le coup de massue définitif. La tête de Turc monte jusqu'au n<sup>o</sup> 100, le limbre sonne et la ville de Guéret gagne dix millions. Tout est fini... (Un temps.) Eh bien, non, non, non ! Je ne cède pas encore. Je me suis trompé de Messie ! Après tout, je ne suis pas le premier. (Bruit de gilet à droite.) Tiens.

GEORGES, entrant, se tenant la joue. — Pardon, Elise, je conviens loyalement que je me suis mal conduit.

CROCHE. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

GEORGES. — Mon bon Croche, je compte sur vous pour plaider ma cause. J'avais promis d'être sage et puis, me trouvant seul... plein d'entrain, cette fois, près d'une femme que j'adore, depuis si longtemps...

CROCHE. — Vous avez réussi à vous faire gâter ?

GEORGES. — Oui.

CROCHE. — Vous n'avez même pas su faire agréer vos hommages ! Et d'ailleurs... quand vous y seriez parvenu, à quoi cela nous aurait-il avancés ?

GEORGES. — Mais, pardon, je compte bien que ce n'est là qu'un léger nuage dans notre intimité naissante.

CROCHE. — Non, monsieur.

GEORGES. — Mais si, mais si ! Vous saurez lui faire comprendre...

CROCHE. — Rien du tout, monsieur. J'ai réfléchi... Je désapprouve hautement vos projets de mariage et je ferai tout pour les entraver.

GEORGES. — C'est sérieux ?

CROCHE. — Très sérieux.

GEORGES. — Vous m'abandonnez ?  
CROCHE. — Complètement.  
GEORGES. — C'est bien, monsieur Croche ! Privé de votre aide, je sais que je suis perdu... mais vous aurez sur la conscience un remords éternel.  
CROCHE. — Je ne crois pas, monsieur.  
GEORGES. — Je vais de ce pas me jeter dans la Seine.  
CROCHE. — La perte est mince pour le recrutement national.  
GEORGES. — Vous dites ?  
CROCHE. — Rien.  
GEORGES. — Je pars. Avant d'être très dur avec moi, vous fûtes très bon ; mon avant-dernière pensée sera pour vous, ma dernière pour Elise... et l'autre... (Réfléchissant.) ah ! non, il ne m'en restera plus.

Il sort.

## SCENE XVII

CROCHE, puis LESCALOPIER.

CROCHE. — Donc, ce ne sera pas M. Georges Durieux. Mais il faut que ce soit quelqu'un... Qui?... voilà le problème.  
LESCALOPIER, entrant. — Ah ! monsieur Croche ! Quelle aventure !  
CROCHE. — Voilà l'autre, maintenant.  
LESCALOPIER. — J'ai perdu madame Moulurey dix minutes après être sorti... Je me suis ensuite perdu moi-même ne connaissant pas Paris et n'ayant pas un sou dans ma poche. J'ai dû faire étape jusqu'ici, ballotté de gardien de la paix en gardien de la paix. Madame Moulurey ?  
CROCHE. — Rassurez-vous, monsieur, elle est rentrée depuis belle lurette.  
LESCALOPIER. — Ah ! l'honnête femme... Tant mieux ! Mais c'est égal, monsieur Croche, la tâche que j'ai acceptée est au-dessus de mes forces. Je n'aurais jamais dû abandonner ma femme et mes quatorze enfants.  
CROCHE, soudain intéressé. — Vous avez quatorze enfants ?  
LESCALOPIER. — Oui, monsieur.  
CROCHE, aimable. — C'est beaucoup.  
LESCALOPIER. — Je n'ai pas eu le temps de faire mieux, je ne suis marié que depuis quatorze ans.  
CROCHE, à part. — Serait-ce lui le Messie ?  
LESCALOPIER. — Le quinzième sera peut-être un peu en retard, vu mon absence, mais... il est là.  
Il se frappe le front.  
CROCHE. — Laissez-moi vous regarder... (Après un temps.) Non, ce n'est pas possible...  
LESCALOPIER. — Cependant que madame Moulurey n'est point encore sortie de sa chambre, je vais dans la mienne me passer un peu d'eau sur les tempes... (Gagnant sa porte.) Quand je pense qu'il va falloir recommencer ce soir !... Dieu que j'ai soif !

Il sort.

## SCENE XVIII

CROCHE, puis BERTHE.

BERTHE, entrant. — Eh bien, Croche ?  
CROCHE. — Ah ! vous voici, madame. Eh bien ! les événements n'ont pas cessé de se précipiter.  
BERTHE. — M. Georges ?  
CROCHE. — Je vous en prie, ne parlons plus de M. Georges. Il joue ici les inutilités.  
BERTHE. — S'il vous plaît ?  
CROCHE. — Qu'est-ce que vous pensez de M. Lescaloquier au point de vue physique ?  
BERTHE. — Je pense que c'est l'être le plus hirsute et le moins acceptable qui soit.  
CROCHE. — Oui... c'était bien mon avis. Alors, madame, nous sommes flambés !  
BERTHE. — Vous pourriez peut-être m'expliquer ?  
CROCHE. — A quoi bon ? Ah ! malheur de malheur ! avoir touché au but et...

## SCENE XIX

LES MEMES, BAPTISTE, MARGUERITE.

BAPTISTE, annonçant. — Mademoiselle Nichette.  
BERTHE. — Que vient-elle faire ici ?  
CROCHE. — Je l'ignore, madame.  
MARGUERITE, entrant. — Madame, monsieur...

CROCHE. — Que désirez-vous, mademoiselle ? Vous appartenez à une piste abandonnée, vous n'offrez plus pour moi aucun intérêt.

MARGUERITE. — Je ne sais pas si j'appartiens à une piste... mais je sais que je suis en effet abandonnée, et c'est pour cela que je viens ici.

CROCHE. — Eh bien, parlez !  
MARGUERITE. — Ce que j'ai à dire, monsieur, je désire le dire à vous seul.

CROCHE. — Mais je n'ai pas le temps.  
MARGUERITE. — Il le faut, monsieur.

BERTHE. — Ecoutez cette fille, Croche, puisqu'elle a à vous parler. Moi, je vais rejoindre Elise.

CROCHE, l'accompagnant. — Toutes mes excuses, chère madame.

BERTHE. — A tout à l'heure !  
MARGUERITE, à part. — Mon truc n'est pas nouveau, mais j'ai bon espoir tout de même.

CROCHE, redescendant à elle. — De quoi s'agit-il ? Voyons... dépêchons.

BERTHE. — De ceci : M. Durieux m'a placquée, et c'est vous qui êtes l'artisan de notre rupture.

CROCHE. — Nullement.  
MARGUERITE. — Depuis deux jours, vous avez renoué ciel et terre pour le retrouver et l'amener chez madame Moulurey.

CROCHE. — C'est possible... Après ?

MARGUERITE. — Après, monsieur Croche ? Il faut que vous de rendiez mon amant, arrangez-vous comme vous l'entendez, mais il le faut !

CROCHE. — Et pourquoi donc, mademoiselle ?

MARGUERITE. — Parce que je ne puis accepter une séparation.

CROCHE. — Vraiment ?

MARGUERITE. — Non, monsieur, non. On n'abandonne pas une femme qui se trouve dans ma situation.

CROCHE. — Et quelle est-elle votre situation ?

MARGUERITE, éclatant en sanglots. — Elle est intéressante, monsieur.

CROCHE. — Vous avez dit ?... M. Durieux ?.. Vous...

MARGUERITE. — J'en suis sûre !..

CROCHE. — Est-il Dieu possible !..

MARGUERITE. — C'est comme ça...

CROCHE, affolé. — Voyons... soyons calme... Je ne rêve pas... vous ne rêvez pas ?..

MARGUERITE. — Non...

CROCHE. — Vous ne vous faites pas illusion ?

MARGUERITE. — Oh ! non.

CROCHE. — Vous ne vous jouez pas de moi ?

MARGUERITE. — Je ne suis plus une fille honnête, mais je suis une honnête fille !

CROCHE. — Ainsi, vous me jurez... ?

MARGUERITE. — Sur la tête du petit... du petit Durieux.

CROCHE. — C'est inouï, mais... (Se parlant à lui-même.) Il faudrait une preuve.

MARGUERITE, à part. — Attends un peu. (Haut.) Ah ! des fraises... je veux des fraises.

CROCHE, transporté. — Allez vite en acheter, mademoiselle.

MARGUERITE. — Ah !

CROCHE. — Ne levez pas les bras, ne levez pas les bras et rentrez chez vous, mademoiselle. La nouvelle que vous m'apportez est de celles qui n'ont pas de prix.

MARGUERITE. — C'est pourtant pour en obtenir un bon que je suis venue.

CROCHE. — Vous l'aurez, mademoiselle, vous l'aurez. Parlez sans retard et fiez-vous à moi.

MARGUERITE. — J'y compte, n'est-ce pas ?

CROCHE. — Soyez sans crainte.

MARGUERITE. — Adieu, monsieur.

Elle sort.

CROCHE. — Au revoir, mademoiselle. (A la cantonade.) Prenez bien garde, il y a un pas !

## SCENE XX

CROCHE, puis GEORGES.

CROCHE. — Bravo, Durieux ! Et ce Paradeux qui m'affirmait... la voilà bien, la faillite de la science... Maintenant il s'agit pour changer, de retrouver M. Durieux !.. Si j'écrivais à Hernani... non... mauvaise idée.

GEORGES, entrant. — Pardon, c'est encore moi.

CROCHE. — Vous tombez à pic. Je croyais que vous vous étiez jeté dans la Seine ?

GEORGES. — J'en viens... l'eau est bonne.

CROCHE. — Où êtes-vous donc allé ?

GEORGES. — Aux bains de Ligny.

CROCHE. — Ah bien !

GEORGES. — Ça m'a calmé, j'ai réfléchi et c'est un scrupule d'honnêteté qui me ramène ici.

CROCHE. — Un scrupule d'honnêteté !

GEORGES. — Oui... j'ai négligé de payer la potiche que j'ai cassée.

## SCENE XXI

LES MEMES, ELISE, BERTHE, puis PARADEUX, puis LESCALOPIER, puis BAPTISTE.

ELISE, entrant. — Vous êtes fou ?

GEORGES, ramassant le fond qui est resté à terre. — Non... non... je sais qu'elle avait une grande valeur... Tiens, il y avait une lettre au fond. (Regardant l'enveloppe.) A madame Moulurey.

Il la tend à Elise.

ELISE. — Ah ! mon Dieu, cette écriture ! (Elle ouvre la lettre, y jette les yeux, puis pousse un cri.) Ah ! (Tombant sur un siège.) Le testament !

TOUS. — Non ?

BERTHE. — Un testament !

PARADEUX, entrant. — Que se passe-t-il ?

BERTHE. — M. Georges vient de retrouver le testament de Moulurey.

PARADEUX. — Oh ! très curieux !

ELISE. — Lisez, Croche, lisez !

CROCHE. — Voilà, madame : (Lisant.) « Je lègue toute ma fortune à ma femme. »

TOUS. — Ah !

ELISE. — Comme j'ai bien fait de ne pas céder.

BERTHE. — Tu as été héroïque, ma chérie.

CROCHE, lisant. — « A charge par elle de verser cinq cents francs au bureau de bienfaisance de la ville de Guéret... »

LESCALOPIER. — Qu'ai-je entendu ?

CROCHE. — Je dis bien : « Cinq cents francs à la ville de Guéret. »

Eclat de rire général.

LESCALOPIER. — C'était bien la peine de me déranger !

Il sort.

CROCHE. — Je continue « ... J'engage vivement ma femme à confier le soin de gérer son gros patrimoine à M. Croche qui est un habile homme... » (S'arrêtant.) Je suis flatté... brave Moulurey !

ELISE. — Brave Croche !

LESCALOPIER rentre avec son sac de voyage.

CROCHE. — « ... une recommandation est cependant nécessaire à cet égard. Il importera d'agir avec Croche, comme je l'ai toujours fait moi-même et de... (S'interrompant.) Le reste n'est pas intéressant.

ELISE. — Mais, si, mais (Prenant le testament et achevant)... et de réduire de cinquante pour cent tous les mémoires qu'il présentera.

CROCHE. — Vieux pingre !

PARADEUX. — Brave Moulurey !

ELISE, à Georges. — Ah ! quel bonheur !

BAPTISTE, entrant. — Une dépêche pour madame.

ELISE. — Donnez ! (Lisant.) « Banc de Terre-Neuve, 12 avril. Avons fait naufrage. M. Durieux, après avoir héroïquement sauvé dix-sept passagers, a disparu dans les flots. Le recherches activement. »

GEORGES. — C'est la scie qui continue.

CROCHE. — Fumiste !

ELISE, à Georges. — Pourvu qu'on vous retrouve !

CROCHE. — Je viens de faire le compte de ce que vous me devez, madame.

ELISE. — Voyons !

CROCHE. — Eaux-fraîches... cinq cent mille. Baume... trois mille. Vapeur... quatre-vingt-quatre mille. Hernani... vingt-cinq mille pesetas. Pour mes émotions... quatre-vingt-huit mille. Total : sept cent mille.

ELISE. — Je vous en offre trois cent cinquante mille, mon bon Croche.

CROCHE. — Nous sommes parfaitement d'accord.

LESCALOPIER. — Au plaisir de vous revoir.

TOUS, se tournant vers lui. — Il faut vous en aller, monsieur le curateur !

Lescaloquier s'éloigne.